

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item458_1. Paris, Le 16 octobre 1840, Dorothee de Lieven à M. de Benckendorff](#)

458_1. Paris, Le 16 octobre 1840, Dorothee de Lieven à M. de Benckendorff

Auteurs : Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

10 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Famille Benckendorff](#), [Portrait \(François\)](#),
[Relation François-Dorothee](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document est une pièce jointe de :

[458. Paris, Mardi 20 octobre 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-10-16

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- J'ai eu votre lettre u 13 sept. Mon cher frère
- je vous remercie sincèrement de la première page. Elle me soulage.
L'Empereur est étranger aux procédés de M. de Brünnow. Le reste de votre lettre exige réponse et explication.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°
588/264-266

Information générales

LangueFrançais

Cote1292-1293, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Paris 16 octobre 1840,

J'ai eu votre lettre du 13 sept. mon cher frère. Je vous remercie sincèrement de la première page. Elle me soulage. L'Empereur est étranger aux procédés de M. de Brünnow. Le reste de votre lettre exige réponse et explication. Lorsque je me suis rendue à Londres, je vous ai promis, & je me promettais à moi-même que de là mes lettres auraient de l'intérêt pour vous. Mes relations à droite et à gauche, me mettaient à même de vous tenir parole. Je l'ai fait et j'ai coutume jusqu'au jour où Lady Palmerston d'un côté, Lady Clauricarde de l'autre, toutes deux mes amies intimes m'ont rapporté ces étonnantes paroles dites par M. de Brünnow à leurs maris respectifs :

" Prenez garde à M de Lieven. Mad. de Lieven ce n'est pas une ruse. Mad. de Lieven est un émissaire de la France. Le moindre mot dit à elle s'en va à l'ambassade de France." Voilà mon cher frère ma réponse à votre question : " Êtes-vous donc bien sûre que M. de Brünnow a tenu sur votre compte des propos favorables ? " Vous voyez que j'en suis bien sûre, et comme pour disculper M. de Brünnow à mes dépends vous ajoutez que mes relations avec M. Guizot sont connues. Je le crois bien ! Je n'ai rien à cacher.

M. Guizot est un homme que son esprit, sa situation, son caractère, sa probité place très haut dans le monde. J'ai du respect pour son caractère et beaucoup de goût pour sa société Je n'imagine pas que vous veuillez insinuer autre chose ? Si je le pensais, je ne vous répondrais pas plus que je n'ai répondu aux journaux. Je reviens à mon texte. J'avais remarqué à mon arrivée à Londres que le corps diplomatique était en grande réserve avec moi, malgré que tous furent mes anciens collègues. Cette circonstance m'avait d'autant plus étonnée qu'à Paris mes relations sont aussi intimes et confiantes que possibles avec tous les représentants des grandes puissances qui sont le fond de ma société. Comme en Angleterre je vis avec les Anglais cela m'importait peu, mais Lady Palmerston le jour même où elle me dénonça les propos de M. de Brünnow à son mari me dit que toute cette diplomatie était ameutée contre moi quelques temps avant mon arrivée et huit jours après cet entretien elle reçut une lettre de son frère Lord Beauvale qui lui mandait de Vienne tout ce que vous me dites, le Prince de Metternich lui avait parlé de ces bruits venus de Londres, et Lord Beauvale ajoute : " Qu'est-ce que veut dire ce bavardage ? " J'ai vu cette lettre.

Devant une intrigue aussi infâme, ourdie avec tant de soin, devant des paroles dites

aussi officiellement par le ministre de l'Empereur, à des personnes aussi officielles que lord Palmerston et lord Clauricarde, je n'ai pas pu, je n'ai pas dû me taire. Quelqu'un, quelque chose était cause de la situation bien nouvelle qu'on s'efforçait de me faire à Londres. Comment attribuer à M. de Brünnow la maladresse de faire de moi son ennemi, au lieu de m'avoir pour lui, sur un terrain où tout le bénéfice de bons rapports entre nous, était de son côté ? Comment lui supposer la vilénie, il faut bien me servir de ce terme, et l'audace de venir sans grave raison flétrir par une aussi odieuse calomnie, la veuve de l'homme qu'il appelle son bienfaiteur, une femme de mon rang, placée comme je le suis dans l'opinion et l'affection des personnes les plus élevées et les plus importantes en Angleterre ? Voilà ce que me disaient mes amis en ajoutant que M. de Brünnow connu pour être un grand courtisan s'appuyait peut-être sur ma défaveur auprès de l'Empereur. Or, on la connaît à Londres.

Elle a eu là de l'éclat, du retentissement par deux choses surtout ! L'oubli total où l'Empereur m'a laissée à la mort de mon mari ; la quasi défense de venir à Londres lorsque le grand Duc s'y est trouvé. Personne n'avait pu comprendre les motifs d'une d'une semblable rigueur. M. de Brünnow venait de les révéler, ils peuvent même en avoir reçu l'ordre ! Voilà ce que Lady Palmerston me rapportait comme l'opinion des autres et je pouvais même raisonnablement craindre qu'elle même se trouvât dans le doute, car mon expérience du monde m'a assez appris la vérité de cette parole de Beaumarchais : " Calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose."

Je vous ai écrit le 5/17 juillet dans la chaleur de la juste indignation que j'ai ressentie ; je vous envoie copie de cet lettre pour mémoire. Je vous ai écrit le 12/24 juillet que, jusqu'à une réponse de vous sur ce point, vous ne deviez pas vous étonner que je suspendisse ma correspondance intime avec vous, et par une autre lettre du 9/21 août j'ai motivé cette résolution. En effet après tant d'années, tant de preuves de dévouement, voir mon dévouement reconnue de cette façon ; voir le ministre de l'Empereur me dénoncer à un gouvernement étranger comme un traître.

Voir cette calomnie faire son chemin auprès de deux autres cabinets étrangers, la voir ébranler la foi de mes plus intimes amis ! C'était trop, et avant que les causes de cette injures fussent éclaircies j'ai dû m'arrêter tout court c'était bien le moins que je pusse faire. Je vous en ai prévenu et vous faites de cela un chef d'accusation contre moi ! Par mon silence, je confirme les soupçons ! Est-ce me juger avec équité, est-ce seulement me juger avec logique. J'en reviens à la confiance qui m'a été faite des propos, de M. de Brünnow. Savez-vous ce que j'ai dit quand lady Palmerston et lady Clauricarde me les ont dénoncés ? J'ai dit, et j'ai dit bien fort. " L'Empereur ne le croit pas, l'Empereur ne le croira jamais car l'Empereur me connaît. Mais il ne sera pas loisible à son ministre de m'injurier impunément." Voilà l'écho que je devais trouver à Pétersbourg.

Vous m'accusez au lieu de me défendre. L'Empereur fait mieux que vous. Pour la première fois depuis tant d'années, l'Empereur me fait dire des paroles d'amitié, d'ancienne amitié, par votre femme. L'Empereur sait que je suis un sujet fidèle et c'est le moment où d'autres veulent en douter ; c'est ce moment que l'Empereur choisit pour me faire parvenir un souvenir bienveillant. Dites à l'Empereur que les plus grandes faveurs sont doublées par l'à propos. Mon cœur le remercie de la faveur, mon esprit de l'à propos. Mais si mon cœur est satisfait, mon honneur ne

l'est pas, car il n'en reste pas moins constant que M. de Brünnow a jeté une tache sur le noble nom que je porte ; que c'est me déshonorer que de douter que je suis le loyal sujet de l'Empereur, me déshonorer que de le dire ; et que la dame d'honneur de l'Impératrice ne peut pas rester sous le coup d'une semblable calomnie. C'est à ce titre, si ce n'est au mien propre que je demande que M. de Brünnow rétracte ce qu'il a dit là où il l'a dit, parce qu'encore une fois, il me faut cela ou autre chose qui atteste aux yeux des autres que je n'ai jamais mérité de si odieux soupçons. Je vous prie de mettre cette lettre sous les yeux de l'Empereur.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857), 458_1. Paris, Le 16 octobre 1840, Dorothee de Lieven à M. de Benckendorff, 1840-10-16.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 22/12/2024 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/527>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Le 16 octobre 1840
Destinataire Benckendorf, M. de
Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédaction Paris (France)
Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024
